

—Allez-y, dit-elle, et couchez à Versailles, pour me rapporter le journal et des nouvelles demain matin.

—Mais, dit Jacques, si je couche à Versailles, monsieur et mademoiselle seront seuls au château cette nuit, car ma femme doit aller veiller près de sa mère, qui est très malade.

—Une nuit est bien vite passée, dit Henriette ; d'ailleurs, rien n'empêche que je dise au jardinier de venir coucher au château pour nous garder. Partez vite, Jacques : il fera bientôt nuit.

Jacques partit, enchanté d'aller en ville, car dans les temps de révolution l'on est d'autant plus avide de nouvelles qu'on en prévoit de plus effrayantes.

Restés seuls, le père et la fille s'occupèrent de leurs préparatifs de départ. Un petit paquet de bijoux et de papiers et une paire de pistolets chargés formaient tout le bagage de M. de Laubespine. Henriette rassembla quelques objets et les roula dans la tapisserie inachevée de sa mère. Elle avait résolu de ne partir qu'à la nuit close : en attendant l'instant du départ, elle voulut parcourir une dernière fois le château paternel.

Toute sa vie s'était écoulée là. Ces meubles, ces portraits, ces livres, lui rappelaient la mère, les frères et les sœurs qu'elle avait perdus. Au moment de tout abandonner, chaque objet acquerrait à ses yeux un prix inestimable. Elle eût voulu tout emporter, et il fallait tout laisser ! Sentant le courage lui manquer, elle monta sur la terrasse supérieure du château et regarda la vallée de Versailles. La brume du soir voilait déjà les coteaux couverts de forêts qui environnent la ville royale. Sur le ciel empourpré du couchant, la chapelle du château se détachait en noir, semblable, comme disait le duc de Saint-Simon, à un vaste catafalque posé sur le château de Louis XIV. Les yeux d'Henriette se fixèrent sur la chapelle, et, songeant à tout ce qu'elle avait abrité de grandeurs écroulées, la jeune fille, s'oubliant elle-même, pria pour le Roi captif au Temple.

Puis, jetant un regard d'adieu vers l'horizon, elle descendit près de son père. Elle le trouva agenouillé dans la chambre de la marquise, la tête dans ses mains, et se mit en silence près de lui.

—Êtes-vous prête ? dit-il. Quel gros paquet vous avez là ? Est-il bien nécessaire de vous charger de tant de choses, ma fille ?

—Je ne saurais me passer de celles-ci, dit Henriette. D'ailleurs mon paquet n'est pas lourd. Voici la nuit close, mon père : il faut partir.

—Où irons-nous d'abord ?

—A Port-Marly, chez ma nourrice. Elle nous attend depuis longtemps. Mon père nourricier avait bien prévu ce qui nous menace. Nous resterons cachés dans sa maison demain, et la nuit suivante, il nous conduira plus loin. Venez, mon père : il est temps de nous mettre en route.

—Allumons d'abord quelques bougies, dit le marquis. En voyant nos fenêtres éclairées comme d'habitude, les gens du village ne soupçonneront pas notre fuite.

Il disposa quelques lumières dans le salon et les chambres voi-